

Edith Beale au Reno Sweeney Pierre Maillot

Théâtre
du Rond
Point

19 – 31 mai 2026
Salle Jean Tardieu

Revue de presse



Ce spectacle a été sélectionné par

Télérama' 

CRITIQUES



Edith Beale au Reno Sweeney
 Cabaret décadent
Pierre Maillet
et Les Gens déraisonnables

Une bâtisse décatie, dix-sept chats, deux femmes recluses parentes de Jackie Kennedy... Et un singulier cabaret, entre humour et désespoir.



Dans leur immense maison d'une chic station balnéaire près de New York, Edith Beale mère (Pierre Maillet) et Edith Beale fille (Frédérique Loliée) vivent recluses. Elles n'ont plus un sou et ne reçoivent pour seule visite que celle des services d'hygiène de la Ville, qui menacent de les déloger. Partout, le chaos règne dans les dix-huit pièces de leur bâtisse où vivent aussi leurs dix-sept chats. Qu'importe. Pour échapper aux problèmes, ces deux mondaines déchues vont se créer un univers. Et nous invitent à y entrer, en passant par l'arrière-salle du cabaret new-yorkais Reno Sweeney, où « little Edie » nous entraîne aux côtés des cow-boys électriques.

Ces quatre musiciens en chapeau et tenue country chantent et jouent les airs qui accompagnent gaiement toute une galerie de personnages. Des amis aux amants, des trois fils de « Big Edie » au prêtre de la paroisse locale, de Jackie Kennedy (leur pa-

rente) à un ex-ministre sous Truman... Edith Beale mère et fille convoquent un passé révolu. Ne leur restent aujourd'hui que leur humour et leur désespoir, leur tendresse et leur sens de la dignité faisant d'elles des personnages singuliers. Elles ont d'ailleurs fait l'objet, en 1975, d'un documentaire réalisé par les frères Maysles. Et leur destin a inspiré *L'Art de la chute*, de Sara Stridsberg, que met joyeusement en scène Pierre Maillet avec ce cabaret décadent. Le comédien, sensationnel en Big Edie, y brise constamment le quatrième mur. Et fait rayonner, avec sa complice Frédérique Loliée, époustouflante, la liberté d'être sans obstacle ni personne pour l'entraver.

▷ Kilian Orain

| 1h50 | D'après *L'Art de la chute*, de Sara Stridsberg, adaptation et mise en scène Pierre Maillet et Les Gens déraisonnables
 | Jusqu'au 31 mai, Théâtre du Rond-Point, Paris 8^e, tél. : 01 44 95 98 00, theatredurondpoint.fr

■ Hélas ■ Bof ■ Bien ■ Très bien ■ Bravo

" Edith Beale au Reno Sweeney", un cabaret transformiste et foutraque



Edith Beale au Reno Sweeney © Jean Louis Fernandez

Sans chichi, le spectacle s'amuse d'un hommage à une héroïne de la hype artistique vivant en déclassée dans l'Amérique des années 70.

Amateur des figures hors normes de la pop culture américaine, les dédicaces de Pierre Maillet débutent par l'effervescence de la [Factory d'Andy Warhol](#) et un diptyque inspiré de la trilogie *Flesh/Trash/Heat* réalisée par Paul Morrissey. Elles se poursuivent avec un cabaret transformiste *One Night With Holly Woodlawn*, l'adaptation libre de l'autobiographie de l'artiste de stand-up titrée *A Low Life in High Heels*, que le metteur en scène propose de traduire par *Une vie de merde en talons hauts*. Pierre Maillet complète aujourd'hui cette attachante collection de coups de coeur par un hommage à Edith Beale.

Fidèle à la formule du cabaret musical, Pierre Maillet ne se limite pas dans *Edith Beale au Reno Sweeney* à monter la pièce *L'Art de la chute* (2012) que lui consacre Sara Stridsberg, il puise également son inspiration dans *Grey Gardens* (1975) de David Maysles et Albert Maysles qui la filment dans sa vie privée. Un documentaire où celle qui est une cousine ruinée de Jackie Kennedy, assume mal de vivre recluse en bord de mer dans le très huppé East Hampton en périphérie de New York. Celle qu'on surnomme " Little Edie" partage sa retraite et son prénom avec une mère aussi délirante qu'elle, propriétaire d'un manoir de dix-huit pièces laissé à l'abandon. Son insouciance naturelle la transforme en artiste inventant sa propre mode en styliste déclassée, un vestiaire dont s'inspire, des années plus tard, John Galliano pour une collection. Edie et sa mère deviennent pour la caméra les modèles d'un mémorable défilé se déroulant au milieu des ordures, réunissant la ménagerie d'une bande de chats en liberté et quelques rats laveurs.

Les plis d'un rideau cramoisi aux reflets mordorés suffisent à camper la fameuse " Paradise room", arrière-salle du club réservé aux performances. Frédérique Loliée incarne Edith Beale, Pierre Maillet joue sa mère, tandis que les membres du groupe country rock, Les Cow-boys électriques, assurent en live la musique et le jeu des personnages secondaires. Sur une playlist qui conjugue le classieux *Tea for Two* à *Pas de boogie woogie*, Pierre Maillet demeure impayable en vieille dame indigne et exhibitionniste. Avec glamour et une pointe de désillusion, Frédérique Loliée compose son personnage de princesse du style avec l'élégance d'une reine shakespearienne déchuée.

***Edith Beale au Reno Sweeney* , d'après L'Art de la chute de Sara Stridsberg, adaptation et mise en scène Pierre Maillet et Les Gens déraisonnables. Avec Frédérique Loliée, Pierre Maillet et Les Cow-boys électriques ; Luca Fiorello, Thomas Jubert, Thomas Nicolle, Guillaume Bosson. Du 19 au 31 mai, Théâtre du Rond-Point, Paris.**

Edition : Mai 2026 P.6
 Famille du média : Médias spécialisés
 grand public
 Périodicité : Mensuelle
 Audience : 354290



Critique

Edith Beale au Reno Sweeney

THÉÂTRE DU ROND-POINT / TEXTE D'APRÈS SARA STRIDSBERG / ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE
 PIERRE MAILLET ET LES GENS DÉRAISONNABLES

Arpentant les chemins d'un humour déjanté, à la frontière de l'improbable, Pierre Maillet, Frédérique Lollée et les musiciens-comédiens des Cow-boys électriques nous embarquent dans un univers de cabaret théâtral sans cadre et sans limite. Destination New-York, au début de années 1970, dans l'arrière-salle d'un cabaret underground...

De spectacle en spectacle, depuis une trentaine d'années, Pierre Maillet s'est fait une place à part dans le paysage théâtral français. Le comédien et metteur en scène, chanteur et danseur à l'occasion, cofondateur en 1994 du Collectif Les Lucioles, navigue avec intelligence entre féminin et masculin. Il explore les univers artistiques les plus pointus et les écritures les plus ambitieuses, de Pierre Molinier à Alain Guiraudie, en passant par Paul Morrissey, Rainer Werner Fassbinder, Copi, Pier Paolo Pasolini... Sourire aux lèvres, regard narquois, voix qui s'éraïlle dans les aigus, Pierre Maillet s'est imposé grâce à un ton reconnaissable entre tous : à la frontière de l'absurde, de la profondeur existentielle et de la fantaisie poétique. Aujourd'hui, c'est un texte de l'autrice suédoise Sara Stridsberg qu'il adapte et met en scène au Théâtre du Rond-Point, après deux premières dates à la Comédie de Caen. Un texte intitulé *L'Art de la chute* qui met en lumière les existences chaotiques d'Edith Ewing Bouvier Beale et Edith Bouvier Beale, mère et fille devenues icônes de la pop culture américaine en 1975, après la sortie de *Grey Gardens*, un film documentaire que leur consacrèrent Albert et David Maysles.

Art de l'absurde et esthétique de décadence

Issues de la haute société américaine, mais totalement ruinées, respectivement tante et cousine de Jackie Kennedy, les deux femmes vécurent ensemble durant plusieurs décennies au sein d'une propriété délabrée qu'elles n'avaient plus les moyens d'entretenir, dans la très chic station balnéaire de East Hampton, près de New-York. *Edith Beale au Reno Sweeney* nous plonge dans l'existence atypique de ces deux femmes par le biais d'un cabaret théâtral qui s'amuse à rejouer des scènes de la vie marginale qui fut la leur. Dans ce spectacle de music-hall hétéroclite, délicieusement mal peigné, qui expose savamment ses coutures,



Edith Beale au Reno Sweeney, mis en scène par Pierre Maillet et Les Gens Déraisonnables.

© Jean-Louis Fernandez

tout part un peu dans tous les sens. C'est d'ailleurs, en partie, ce qui fait le charme de cette envolée en dehors des cadres, des normes, des limites, des repères... À grands coups d'autodérision, Pierre Maillet, Frédérique Lollée et les Cow-boys électriques (Luca Fiorello, Thomas Jubert, Thomas Nicolle et Guillaume Bosson) chassent toute idée d'enfermement performatif. Ces singuliers et généreux interprètes jouent avec le public en s'appropriant l'esthétique de décadence que revendiquaient les deux Edith. Le vent de liberté sans filet qu'ils et elle font souffler sur le théâtre est une bouffée d'oxygène pleine de drôlerie et de panache. Un antidote momentané, mais salutaire, au rétrécissement de notre monde.

Manuel Piolat Soleymat

Théâtre du Rond-Point, 2 bis avenue Franklin D. Roosevelt, 75008 Paris. Salle Jean-Tardieu. Du 19 au 31 mai 2026. Du mardi au vendredi à 21h, le samedi à 20h, le dimanche à 15h30. Relâche les 24 et 25 mai. Durée : 2h. Spectacle vu à la Comédie de Caen. Tél. : 01 44 95 98 21. theatredurondpoint.fr. Également les 6 et 7 mai 2026 au Théâtre de Redon.

Pierre Maillet met en scène «Edith Beale au Reno Sweeney», un univers de cabaret théâtral sans cadre et sans limite



Arpentant les chemins d'un humour déjanté, à la frontière de l'improbable, Pierre Maillet, Frédérique Loliée et les musiciens-comédiens des Cow-boys électriques nous embarquent dans un univers de cabaret théâtral sans cadre et sans limite. Destination New-York, au début de années 1970, dans l'arrière-salle d'un cabaret underground...

Théâtre du Rond-Point / texte d'après Sara Stridsberg / adaptation et mise en scène Pierre Maillet et Les Gens Déraisonnables

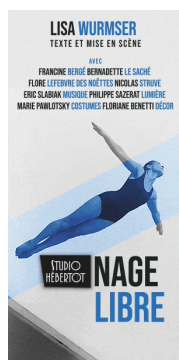
Arpentant les chemins d'un humour déjanté, à la frontière de l'improbable, Pierre Maillet, Frédérique Loliée et les musiciens-comédiens des Cow-boys électriques nous embarquent dans un univers de cabaret théâtral sans cadre et sans limite. Destination New-York, au début de années 1970, dans l'arrière-salle d'un cabaret underground...

De spectacle en spectacle, depuis une trentaine d'années, Pierre Maillet s'est fait une place à part dans le paysage théâtral français. Le comédien et metteur en scène, chanteur et danseur à l'occasion, cofondateur en 1994 du Collectif Les Lucioles, navigue avec intelligence entre féminin et masculin. Il explore les univers artistiques les plus pointus et les écritures les plus ambitieuses, de Pierre Molinier à Alain Guiraudie, en passant par Paul Morrissey, Rainer Werner Fassbinder, Copi, Pier Paolo Pasolini... Sourire aux lèvres, regard narquois, voix qui s'éraille dans les aigus, Pierre Maillet s'est imposé grâce à un ton reconnaissable entre tous : à la frontière de l'absurde, de la profondeur existentielle et de la fantaisie poétique. Aujourd'hui, c'est un texte de l'autrice suédoise Sara Stridsberg qu'il adapte et met en scène au Théâtre du Rond-Point, après deux premières dates à la Comédie de Caen. Un texte intitulé *L'Art de la chute* qui met en lumière les existences chaotiques d'Edith Ewing Bouvier Beale et Edith Bouvier Beale, mère et fille devenues icônes de la pop culture américaine en 1975, après la sortie de *Grey Gardens*, un film documentaire que leur consacrèrent Albert et David Maysles.

Art de l'absurde et esthétique de décadence

Issues de la haute société américaine, mais totalement ruinées, respectivement tante et cousine de Jackie Kennedy, les deux femmes vécurent ensemble durant plusieurs décennies au sein d'une propriété délabrée qu'elles n'avaient plus les moyens d'entretenir, dans la très chic station balnéaire de East Hampton, près de New-York. *Edith Beale au Reno Sweeney* nous plonge dans l'existence atypique de ces deux femmes par le biais d'un cabaret théâtral qui s'amuse à rejouer des scènes de la vie marginale qui fut la leur. Dans ce spectacle de music-hall hétéroclite, délicieusement mal peigné, qui expose savamment ses coutures, tout part un peu dans tous les sens. C'est d'ailleurs, en partie, ce qui fait le charme de cette envolée en dehors des cadres, des normes, des limites, des repères... À grands coups d'autodérision, Pierre Maillet, Frédérique Loliée et les Cow-boys électriques (Luca Fiorello, Thomas Jubert, Thomas Nicolle et Guillaume Bosson) chassent toute idée d'enfermement performatif. Ces singuliers et généreux interprètes jouent avec le public en s'appropriant l'esthétique de décadence que revendiquaient les deux Edith. Le vent de liberté sans filet qu'ils et elle font souffler sur le théâtre est une bouffée d'oxygène pleine de drôlerie et de panache. Un antidote momentané, mais salubre, au rétrécissement de notre monde.

Manuel Piolat Soleymat



Les anges déchus du Paradise Room

Ruinées, recluses, méprisées par le tout East Hampton, les deux Edith Beale avaient transformé leur déchéance en théâtre. Avec « Edith Beale au Reno Sweeney », Pierre Maillet retourne le geste en faisant de la scène leur maison. Et de la chute, la seule forme de liberté que le patriarcat n'ait pas su confisquer.



Agrandir l'image : Illustration 1

Edith Beale au Reno Sweeney, Sara Stridsberg, Pierre Maillet, Les Gens Déraisonnables © Jean-Louis Fernandez

Dans l'arrière-salle fantôme d'un club new-yorkais, Pierre Maillet convoque les deux Edith Beale comme on invoquerait des revenantes, non pour les pleurer, mais pour mesurer ce que leur liberté folle, leur déclin habité, dit de l'enfermement ordinaire des femmes. *Edith Beale au Reno Sweeney* est à replacer dans le fil long de ce que construit Pierre Maillet, depuis Rennes et Les Lucioles, depuis la première promotion de l'École du Théâtre National de Bretagne en 1991, depuis ses premières confrontations avec Fassbinder et Genet, puis avec *Flesh*, *Trash*, *Heat*, la trilogie de Paul Morrissey et les *Superstars* de la Factory d'Andy Warhol. La cohérence de ce travail est topologique. Maillet revient toujours aux mêmes coordonnées : New York, les marges et les corps qui refusent leur assignation, la performance comme survie et l'autodérision comme dernière liberté. Le diptyque *Little Joe New York 68* et *Little Joe Hollywood 72*, puis *One Night with Holly Woodlawn*, cette autobiographie d'une *Superstar* transgenre intitulée *A Low Life in High Heels*, constituaient les premiers jalons d'une archéologie de la marge que le présent spectacle approfondit et déplace.

Que Holly Woodlawn, en tant que « Little Edie » Beale, ait fait ses premiers pas au Reno Sweeney, club mythique du West Village new-yorkais[1], est l'une de ces coïncidences que l'histoire de la culture réserve parfois, et que

Maillet a eu la sagesse de transformer en dispositif. Le Reno Sweeney, qui accueille dans les années soixante-dix et quatre-vingt les artistes de la marge, qu'elle soit sociale, genrée ou les deux à la fois, fonctionne ici comme ce que Pierre Nora appellerait un *lieu de mémoire*, mais d'une mémoire en contrebande, non institutionnelle, celle des corps qui n'ont pas eu le droit à une grande historiographie[2].



Agrandir l'image : Illustration 2

Edith Beale au Reno Sweeney, Sara Stridsberg, Pierre Maillet, Les Gens Déraisonnables © Jean-Louis Fernandez

Grey Gardens ou la chute en signature

Le matériau sur lequel travaille cette fois Pierre Maillet est doublement médiatisé. Il adapte la pièce *L'Art de la chute* de la dramaturge suédoise Sara Stridsberg, qui adapte elle-même, en la fictionnalisant et en la stylisant, le destin des deux Edith Beale tel qu'il a été capté et mis en forme par le documentaire *Grey Gardens*[3] d'Albert et David Maysles, tourné en 1973 et sorti en 1975. Loin d'être simplement formel, ce jeu de miroirs, du réel au documentaire, du documentaire au texte dramatique, et du texte dramatique à la mise en scène, révèle que leur vie elle-même était déjà une performance, avant que les caméras des frères Maysles n'entrent dans le manoir délabré de Grey Gardens, à East Hampton.

Edith Ewing Bouvier Beale, dite « Big Edie », et sa fille Edith Bouvier Beale, dite « Little Edie », cousine de Jacqueline Kennedy Onassis et ancienne débutante de la haute société new-yorkaise qui rêva d'une carrière d'actrice et de chanteuse, vivent depuis des décennies recluses dans un manoir de dix-huit pièces tombé en ruine. Les chats et les ratons laveurs errent dans les couloirs. Le toit cède. La vigne envahit les fenêtres. Elles sont ruinées, méprisées par le tout East Hampton, poursuivies par les services d'hygiène municipaux. Et pourtant

ce que capte le film des Maysles avec une rare empathie dans l'histoire du cinéma documentaire n'est pas une déchéance mais une résistance. « Little Edie » invente ses propres « costumes », des jupes portées à l'envers comme turbans, des broches sur des foulards improvisés, des maillots de bain en guise de tenues de jour. Sa mode créatrice existait non pas *malgré* ses conditions de vie, mais *à cause* d'elles.



Agrandir l'image : Illustration 3

Edith Beale au Reno Sweeney, Sara Stridsberg, Pierre Maillet, Les Gens Déraisonnables © Jean-Louis Fernandez

Ce geste de transformer la contrainte en invention, la ruine en scène ou la marginalisation en signature, Stridsberg le théorise de façon dramaturgique dans *L'Art de la chute*, et Maillet le reprend à son compte dans son adaptation. La pièce de la Suédoise s'inscrit dans un projet littéraire d'ensemble dont le centre de gravité est la figure féminine déclassée, rejetée, jugée folle, et qui à travers cette expulsion même accède à une forme de liberté paradoxale. Sara Stridsberg, née en 1972, construit depuis ses débuts une oeuvre qui donne voix à la marginalité et à la destinée féminine sous la domination patriarcale. *La Faculté des rêves* réécrivait la vie de Valerie Solanas, autrice du *SCUM Manifesto*, militante féministe radicale, femme qui tira sur Andy Warhol en 1968. Solanas et les Beale sont deux déclinaisons d'une même question, posée à chaque fois depuis le bord, depuis l'irréductible de l'existence que la société ne parvient pas à normaliser[4].

Ce qui relie Solanas aux Beale aux yeux de Stridsberg n'est pas la misère, ni même la résistance au sens étroit mais l'excentricité comme logique propre, non accidentelle. La traductrice Marianne Ségol-Samoy le formule avec précision dans sa présentation du texte : les deux Beale sont « *à la fois en chute libre et dans une totale liberté [5]* », libérées paradoxalement par leur exclusion de « *toutes les contraintes de la vie : du travail, du mariage, des conventions sociales* ». L'excentricité y est « *un masque derrière lequel se cacher mais aussi pouvoir exprimer ce qui fait souffrir* ». C'est ici que l'écriture de Stridsberg atteint sa vérité critique : plutôt que romantiser la pauvreté ou l'isolement, elle met au jour leur structure, le fait qu'ils sont toujours le résultat d'une violence sociale et patriarcale et que la réponse des femmes qui y survivent comporte, dans le meilleur des cas, une dimension subversive.



Agrandir l'image : Illustration 4

Edith Beale au Reno Sweeney, Sara Stridsberg, Pierre Maillet, Les Gens Déraisonnables © Jean-Louis Fernandez

Le transformisme comme méthode politique

Le choix de Maillet de jouer lui-même « Big Edie », la mère, et de confier à Frédérique Loliée le rôle de « Little Edie » s'apparente à une décision théorique. En incarnant un corps féminin âgé, Maillet opère un déplacement. Il travaille dans la veine du transformisme, pratique qui est au cœur de son geste artistique depuis le diptyque *Little Joe*, et qui est l'exposition du mécanisme même du genre comme construction performative. Ce que Judith Butler a théorisé dans *Gender Trouble* (1990), à savoir le genre comme répétition, comme citation, comme performance sans modèle original, trouve dans le travail de Maillet une mise à l'épreuve scénique rigoureuse. Si le genre est une performance, alors le transformisme n'est pas une transgression superficielle mais un révélateur. Il montre la fabrique et défait l'évidence. Cependant, il y a une limite à ce schéma, que Butler elle-même a fini par reconnaître [6]. Tout drag n'est pas subversif ; certains peuvent au contraire renforcer les stéréotypes qu'ils semblent parodier. La question que pose *Edith Beale au Reno Sweeney* est celle du régime de transformisme pratiqué ici. Quel degré de friction maintient-il avec le réel ?

Il semble y répondre par le refus du spectaculaire au sens festif du terme. Le Reno Sweeney de Maillet n'est pas un cabaret de revue, plutôt un « club fantôme ». La modalité est mémorielle, presque spectrale. « Little Edie » convoque autour d'elle l'équipe du cabaret les Cow-boys électriques, composés de Luca Fiorello, Thomas Jubert, Thomas Nicolle et Guillaume Bosson, pour jouer les autres personnages : Jackie Kennedy, les frères Bouvier, les anciens amants, le Père Steve. Le transformisme se déploie non pas dans l'imitation mais dans la suggestion, dans le corps d'un seul acteur qui change de rôle. C'est la même logique que dans *Grey Gardens*, où les Maysles

filment les deux Beale jouant à être elles-mêmes, reconstituant pour la caméra ce qu'elles ont été, ce qu'elles auraient pu être, ce que les autres ont été pour elles. La vie elle-même y était déjà théâtrale, non par coquetterie, mais parce que le théâtre était l'unique espace où une subjectivité exclue du monde social pouvait encore s'affirmer.



Agrandir l'image : Illustration 5

Edith Beale au Reno Sweeney, Sara Stridsberg, Pierre Maillet, Les Gens Déraisonnables © Jean-Louis Fernandez

L'inversion spatiale : quand la scène devient maison

Le parti pris scénographique est conceptuellement le plus intéressant du projet. Dans le documentaire des Maysles, et dans la plupart de ses réinterprétations, c'est la maison de Grey Gardens, le manoir délabré, qui est transformée en scène par les deux Beale. Elles y jouent, dansent, reçoivent des visites. Leur réclusion est un théâtre involontaire. Maillet inverse l'équation en installant la pièce dans l'arrière-salle du Reno Sweeney, le « Paradise Room », ce qui signifie que c'est la scène, l'espace du cabaret, qui devient la maison des deux Beale, leur chambre intime, leur lieu propre.



Agrandir l'image : Illustration 6

Edith Beale au Reno Sweeney, Sara Stridsberg, Pierre Mailet, Les Gens Déraisonnables © Jean-Louis Fernandez

Cette inversion indique que les deux Beale n'ont pas besoin d'être protégées de la scène, d'être restituées à un espace privé depuis lequel on les observerait. Elles *sont* la scène. Leur mode d'existence est déjà une exhibition au sens où leur vie n'a pu se déployer qu'en se faisant spectacle, faute d'accès à d'autres formes d'existence publique. Le paradoxe d'une aristocratie féminine qui n'a pas les moyens de ses prétentions sociales, et qui les sublime en pratique esthétique autonome, trouve là son expression la plus juste.

Mailet revendique la dimension cabaret performatif, mélange de stand-up, de transformisme et de chansons que pratiquait « Little Edie » elle-même lors de son spectacle au Reno Sweeney en 1978[7], à plus de soixante ans, accompagnée du pianiste David Lewis. La chanson *Tea for Two*, présente dans le documentaire des Maysles, hantait déjà ce spectacle. Dans *Edith Beale au Reno Sweeney*, la musique de Guillaume Bosson et Luca Fiorello est la trace d'un désir de scène qui n'a jamais pu se réaliser pleinement, d'une vocation contrariée par le genre et la classe. Bosson, musicien issu de la scène indie-rock new-yorkaise des années 2000[8] apporte à cet ensemble une couleur qui ménage l'anachronisme sans le forcer.



Agrandir l'image : Illustration 7

Edith Beale au Reno Sweeney, Sara Stridsberg, Pierre Maillet, Les Gens Déraisonnables © Jean-Louis Fernandez

Le camp après le camp : les risques de l'iconisation

Grey Gardens est devenu, au fil des décennies, l'une des pierres angulaires du canon camp international. La comédie musicale de Broadway en 2006 a valu un Tony Award à Christine Ebersole, et l'adaptation HBO en 2009 avec Jessica Lange et Drew Barrymore est devenue une référence pour les amateurs de *camp*. Des créateurs comme Calvin Klein, Todd Oldham, Isaac Mizrahi se sont ouvertement inspirés des costumes inventés par « Little Edie » ; John Galliano a créé une collection entière à partir de ses tenues. En 2010, Jeffrey Johnson, acteur transgenre, a rejoué à l'identique le spectacle d'Edie au Reno Sweeney. Le risque est donc réel que l'icône absorbée par la culture de masse ne perde son pouvoir de friction. Ce qui était excès, déviance, refus de la norme peut devenir objet d'admiration esthétique sans que soit maintenue sa charge critique.



Agrandir l'image : Illustration 8

Edith Beale au Reno Sweeney, Sara Stridsberg, Pierre Maillet, Les Gens Déraisonnables © Jean-Louis Fernandez

La trajectoire est connue et Susan Sontag l'avait esquissée dès ses notes sur le *camp*[9] (1964) : il y a un *camp* naïf, qui ignore ce qu'il fait, et un *camp* délibéré, qui se regarde faire. Le premier est le plus puissant, le second risque de se neutraliser lui-même. Les Beale appartiennent clairement au premier régime. Elles ne savaient pas, ou ne voulaient pas savoir, qu'elles étaient *camp*. C'est précisément ce que le film des Maysles capte avec honnêteté, non une performance consciente d'elle-même, mais une vie qui est théâtre parce qu'elle n'a pas d'autre accès à l'existence.

La mise en scène de Maillet maintient cette rugosité originaire en insistant sur l'intime, le fantomatique, le « club-fantôme ». Frédérique Loliée, actrice formée au TNB de Rennes, membre fondatrice des Lucioles, n'est pas une chanteuse de cabaret à costumes. Sa présence même, avec la mémoire de Müller, de Genet, des travaux avec Matthias Langhoff, garantit une résistance à l'édulcoration.



Agrandir l'image : Illustration 9

Edith Beale au Reno Sweeney, Sara Stridsberg, Pierre Maillet, Les Gens Déraisonnables © Jean-Louis Fernandez

Stridsberg et Maillet, une convergence critique

Ce qui lie finalement Stridsberg et Maillet, au-delà du matériau commun, c'est une même conception du féminisme comme pratique esthétique radicale plutôt que comme catégorie identitaire. Stridsberg l'a dit sans équivoque : « *une des raisons d'être de ma littérature est de faire naître le paradoxe. La littérature embrasse le monde entier et peut être un asile pour les indésirables et tous les marginaux du monde* ». Ce programme, l'oeuvre comme asile et non comme tribunal, est également celui de Maillet depuis ses débuts. Il fait du théâtre qui maintient vivante la question de ce que le monde rejette, sans jamais lui donner une réponse consolante.

D'abord scandaleuses, puis célébrées et iconisées, les deux Beale ont continué à vivre comme elles l'avaient toujours fait, indifférentes à la catégorisation que le monde leur imposait. C'est peut-être le dernier enseignement de *Grey Gardens*, et ce que *L'Art de la chute* de Stridsberg saisit avec le plus d'acuité : que la liberté des deux Beale n'était pas une liberté choisie. C'était la liberté de celles à qui l'on n'a laissé aucun autre choix que de se réinventer ou de disparaître. Ce que propose le théâtre de Pierre Maillet n'est pas de célébrer cette condition. C'est de la rendre visible, dans toute sa beauté et toute sa violence.



Agrandir l'image : Illustration 10

Edith Beale au Reno Sweeney, Sara Stridsberg, Pierre Maillet, Les Gens Déraisonnables © Jean-Louis Fernandez

[1] Situé au 126 West 13 rue.

[2] Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, Gallimard, 1984-1992. Sur le Reno Sweeney comme espace de la marge queer new-yorkaise, voir la note de mise en scène de Pierre Maillet, dans le dossier de presse du spectacle, Théâtre du Rond-Point, 2026.

[3] Film documentaire réalisé par David Maysles et Albert Maysles en 1975 sur le principe du Cinéma direct. Le film dépeint la vie quotidienne de deux femmes issues de la haute-bourgeoisie, vivant désormais recluses dans une maison délétaire. Ces deux femmes, une mère et sa fille, respectivement tante et cousine de la première dame Jacqueline Kennedy, ont passé des décennies dans un état de quasi-isolement et d'insalubrité.

[4] Sara Stridsberg, *Drömfakulteten* (2006), traduit en français par *La Faculté des rêves*, L'Arche éditeur. Prix de littérature du Conseil nordique, 2007. L'autrice a démissionné de l'Académie suédoise en 2018 en solidarité avec Sara Danius, en protestation contre la gestion d'une affaire d'agression sexuelle au sein de l'institution, geste qui s'inscrit dans la cohérence de son engagement féministe.

[5] Marianne Ségol-Samoy, « Regard du traducteur », *L'Art de la chute* de Sara Stridsberg, Maison Antoine Vitez / Centre International de la Traduction Théâtrale,
<https://www.maisonantoinevitez.com/fr/bibliotheque/lart-de-la-chute-1016.html>

[6] Judith Butler, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, Routledge, 1990 (trad. fr. *Trouble dans le genre*, La Découverte, 2005). La relecture de Butler sur les limites politiques du drag figure dans *Bodies That Matter* (1993) et dans les précisions ultérieures qu'elle a apportées dans ses entretiens.

[7] La date du spectacle de « Little Edie » Beale au Reno Sweeney est confirmée par la note de mise en scène de Pierre Mailet : « Little Edie fera son spectacle [au Reno Sweeney] en 1978 ». Edith Bouvier Beale était alors âgée de plus de soixante ans.

[8] Il a notamment collaboré avec Adam Green et Kimya Dawson, dont deux morceaux figureront dans *Juno* de Jason Reitman (2008).

[9] Susan Sontag, *Notes on camp*, Penguin Books, 2018, 58 p.



Agrandir l'image : Illustration 11

Edith Beale au Reno Sweeney, Sara Stridsberg, Pierre Mailet, Les Gens Déraisonnables © Jean-Louis Fernandez

« *EDITH BEALE AU RENO SWEENEY* » - D'après la pièce *L'Art de la chute* de Sara Stridsberg. Traduction Marianne Ségol. Adaptation et mise en scène Pierre Mailet et Les Gens Déraisonnables. Avec Frédérique Loliée (Edith Beale fille), Pierre Mailet (Edith Beale mère) & les Cow-boys électriques : Luca Fiorello (Gold, Eugène, Jackie Kennedy), Thomas Jubert (le frère Bouvier, le frère Phelan, John), Thomas Nicolle (le mari et père, le Père Steve), Guillaume Bosson. Scénographie et lumières Nicolas Marie. Régie générale Thomas Nicolle. Création son Guillaume Bosson. Musique Guillaume Bosson et Luca Fiorello. Costumes Zouzou Leyens. Collaboration costumes Isabelle Airaud et Mathys Parmentier (stagiaire). Perruques et maquillages Cécile Kretschmar. Accompagnement dramaturgique et développement de projet Aurélia Marin. Administration Odile Massart. Production Parmi les Lucioles (Les Gens Déraisonnables) Rennes - Cie conventionnée par le ministère de la Culture - DRAC Bretagne. Coproduction Le Canal - Théâtre du Pays de Redon, Comédie de Caen - CDN de Normandie, Comédie de Colmar - CDN Grand Est Alsace, Le Quai - CDN d'Angers. Soutien à la création de la

SPEDIDAM, de la Région Bretagne et de l'aide à la mobilité de Spectacle Vivant en Bretagne. Le texte L'Art de la chute a été traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, centre international de la traduction théâtrale. Le texte intégral de la pièce de Sara Stridsberg (traduction de Marianne Ségol) est disponible à L'ARCHE - éditeur et agence théâtrale. Création en novembre 2025 à la Comédie de Colmar (68). Spectacle vu le 23 mai 2026 au Théâtre du Rond-Point, Paris.

Du 19 au 31 mai 2026,

[Théâtre du Rond-Point](#)

2bis, avenue Franklin D. Roosevelt
75 008 Paris



Agrandir l'image : Illustration 12

Edith Beale au Reno Sweeney, Sara Stridsberg, Pierre Maillet, Les Gens Déraisonnables © Jean-Louis Fernandez

Pierre Maillet et sa bande en goguette chez les Beale



Sara Stridsberg a écrit *L'art de la chute*, une pièce qui s'inspire de la vie d'Edith Bouvier Beale et de sa fille Edith, tante et cousine de Jackie Kennedy née Bouvier, qui vivent recluses dans un immense manoir situé dans la station balnéaire des New Yorkais pleins aux as. Le manoir délabré est hanté par des mouches, des chats errants, des ratons laveurs et autres réjouissances, et habité par un vieille mère et sa vieille fille, ruinées, l'une aussi délurée que l'autre, mais chacune dans son monde Deux figures aussi fantasques que romanesques. Elles sont sans le sou, rêvent de retrouver leur gloire passée, leur excentricité est leur va tout.

Pierre Maillet délaisse la pièce tout en s'en inspirant, en se passionnant pour ces deux figures qui ne se supportent pas mais sont inséparables, un sujet idéal pour retrouver sa complice Frédérique Loliée (la vieille fille) dans une nouvelle aventure scénique où, bien sûr, Maillet, ce manitou et cet accro au travestissement tient le rôle de la vieille mère.

L'action se situe dans un cabaret new-yorkais, le Reno Sweeney, épicerie des marginalités new-yorkaises, où la fille Beate fait revivre sa mère pour lui rendre hommage et régler des comptes, le tout ponctué de chansons yankees et autres (Joe Dassin) des années 70 scandées par les Cowboys électriques (Luca Fiorello, Thomas Jubert, Thomas Nicolle et Guillaume Bosson, chacun jouant occasionnellement un rôle éphémère), le tout agrémenté de facéties maisons offertes par les établissements Maillet-Loliée. C'est foutraque, merveilleusement bordélique, ça gigote, ça dépotte, ça débloque, ça compote, le public est évidemment convié ici et là et à entrer dans la folie douce du spectacle. Pierre Maillet adore se travestir et il ne s'en prive pas, Loliée adore faire la folle et on adore. Que demande le peuple ? Du rire et les larmes du fou-rire. On est servis.

Th é âtre du Rond - point, du mar au ven 21H, sam 20h, dim 15h30, jusqu'au 31 mai. Le spectacle a été

créé à la Comédie de Colmar

Ce blog est personnel, la rédaction n'est pas à l'origine de ses contenus.

Edith Beale au Reno Sweeney : Le cabaret foutraque et incandescent de Pierre Maillet



© Jean-Louis Fernandez

En poursuivant son exploration des figures underground de la culture pop américaine, le comédien et metteur en scène adapte *L'Art de la chute* de Sara Stridsberg et offre aux Edith Beale, mère et fille, un écrin cabaret déjanté autant que sensible, à l'image de ces deux icônes décadentes et sublimes.

Derrière un voilage moiré d'argent, en lieu et place de l'habituel rideau rouge séparant la salle de la scène, le public prend place. C'est directement sur le plateau que sont installées les tables du cabaret. Un bar accueille les spectateurs tandis que quelques praticables émergent au milieu de portants débordant de costumes pailletés, baroques et extravagants. Déjà, les Cow-boys électriques - **Luca Fiorello**, **Thomas Jubert**, **Thomas Nicolle**, **Guillaume Bosson** - investissent l'espace. On les reconnaît à leurs tenues en jean couvertes de broderies et de sequins, ainsi qu'à leurs chapeaux ornés de guirlandes lumineuses. Ils circulent entre les rangs, plaisantent, chantonnent et installent une atmosphère chaleureuse et délicieusement décalée.

Puis, à la manière d'un improbable télé-crochet, chacun vient faire entendre sa voix dans des reprises country, pop ou jazz. De *L'Amérique* de Joe Dassin à *The City of New Orleans* d'Arlo Guthrie, toutes convoquent une Amérique fantasmée, celle des années 1970, quand tout semblait encore possible, entre les nuits de la Factory de Warhol et l'émergence d'une contre-culture glamour, exubérante et marginale.



© Jean-Louis Fernandez

La configuration cabaret fonctionne à merveille. Elle donne immédiatement corps aux deux Edith, mère et fille, et transforme le spectacle en espace de proximité, de jeu et de débordement. Très vite, Pierre Maillet fait du Reno Sweeney un refuge pour toutes les marges américaines, un lieu de vie interlope où tout est possible, le pire, le triste, comme le queer et l'exubérance. C'est dans ce vivier de figures hautes en couleur qu'apparaissent Edith Bouvier Beale et sa fille Little Edie. Tante et cousine de Jackie Kennedy, elles furent les héritières déchues de l'aristocratie américaine, vivant recluses dans leur immense manoir quasi en ruine de Grey Gardens, à East Hampton, au milieu des animaux, des débris et des vestiges d'un passé révolu.

Les reines déchues de Grey Gardens

En 1975, les frères Albert et David Maysles consacrent un documentaire devenu culte à ces deux femmes hors normes. Dans leur propriété délabrée, menacée par les services sanitaires, mère et fille vivent coupées du monde, oscillant sans cesse entre tendresse, règlements de comptes, fantasmes artistiques et folie douce. Les cinéastes captent leur quotidien comme un spectacle permanent. Les Beale chantent, dansent, se disputent, rejouent leur passé glorieux et transforment leur déchéance en étrange théâtre intime.



© Jean-Louis Fernandez

C'est cette matière que **Sara Stridsberg** adapte dans *L'Art de la chute*. **Pierre Maillet**, lui, choisit d'en faire autre chose qu'un simple récit biographique. Il morcelle le texte, le détourne, le fait exploser dans une forme hybride où le théâtre, le concert et le cabaret se mélangent sans cesse. Tout part du Reno Sweeney, ce cabaret où Little Edie se produit après la mort de sa mère. Depuis les coulisses de ce lieu presque fantomatique, les souvenirs affluent, les scènes se recomposent et les figures du passé surgissent dans un joyeux désordre.

Le spectacle avance ainsi par éclats. Une chanson ouvre sur une dispute. Une confession bascule dans le burlesque. Une scène absurde laisse soudain apparaître une profonde mélancolie. Pierre Maillet ne cherche jamais à ordonner ce chaos. Au contraire, il en fait la matière même du spectacle.

Un cabaret du débordement

Dans cette performance musicale totalement borderline, **Frédérique Loliée** impressionne. Sa Little Edie, excessive et fébrile, semble constamment lutter contre elle-même. Passant d'un costume à un autre, tous faisant référence aux tenues qu'ont réellement portées des deux femmes, elle minaude, provoque, explose, cabotine avec une énergie féroce avant de laisser apparaître, presque malgré elle, une immense fragilité. Derrière l'exubérance, l'actrice fait affleurer les failles d'une femme empêchée, rêvant encore d'une carrière et d'une liberté qui lui auront toujours échappé.

Face à elle, Pierre Maillet compose une Big Edie aussi flamboyante, délurée qu'étouffante. Drapée dans sa propre décadence, imprévisible, drôle jusqu'à l'absurde, elle règne sur ce petit monde en ruine avec une autorité grotesque et bouleversante. Entre les deux femmes circule un mélange toxique d'amour, de dépendance, de

jalousie et d'admiration. Le spectacle saisit avec finesse cette relation faite de violences, d'attachements maladifs et de fidélité absolue.

Autour d'elles, les Cow-boys électriques insufflent une énergie permanente. Tantôt musiciens, tantôt personnages secondaires, amants, animaux ou figures délicieusement décalées surgies du passé, comme cette Jacky O' reine sexy de l'électro, ils accompagnent les métamorphoses du récit avec un plaisir communicatif. Leur présence donne au spectacle son rythme et sa liberté. Rien n'est figé, tout déborde, bifurque tout azimut.

Une fête triste et magnifique



© Jean-Louis Fernandez

Pierre Maillet parvient à faire cohabiter l'hystérie permanente et une profonde tristesse. Derrière les paillettes, les chansons et les outrances se dessine peu à peu le portrait d'un monde à l'agonie, qui résonne étrangement avec aujourd'hui. Celui d'une aristocratie américaine, incapable de survivre à son propre mythe, fracassée contre un nouveau monde vulgaire et capitaliste à outrance. Celui aussi de deux femmes trop libres, trop fantasques ou trop inadaptées pour réellement trouver leur place ailleurs que dans les ruines de Grey Gardens.

Le spectacle pourrait facilement sombrer dans la caricature ou le kitsch. Il choisit au contraire de rester du côté des corps fragiles, des rêves abîmés et d'une liberté sans cesse reconquise dans le jeu, la musique et l'excès. Ce désordre permanent, ce refus du bon goût et des cadres trop propres deviennent alors profondément émouvants.

Avec *Edith Beale au Reno Sweeney*, Pierre Maillet signe un cabaret théâtral généreux, foutraque et incandescent. Une fête déglinguée où la décadence devient un art de vivre et où deux figures oubliées retrouvent,

le temps d'une soirée, toute leur lumière.

Edith Beale au Reno Sweeney de Pierre Maillet d'après L'Art de la chute de Sara Stridsberg

spectacle créé le 4 novembre 2025 à la [Comédie de Colmar - CDN Grand Est Alsace](#)

duré 1h50 environ

Tournée

6 & 7 mai au Canal Théâtre , Redon

19 au 31 mai 2026 au [Théâtre du Rond-Point](#) , Paris

Traduction de Marianne Ségol

Adaptation et mise en scène de Pierre Maillet & les Gens Déraisonnables

Avec Frédérique Loliée, Pierre Maillet, Luca Fiorello, Thomas Jubert, Thomas Nicolle, Guillaume Bosson

Scénographie et lumières de Nicolas Marie

Régie générale de Thomas Nicolle

Création son de Guillaume Bosson

Musique de Guillaume Bosson et Luca Fiorello

Costumes de Zouzou Leyens

Collaboration costumes - Isabelle Airaud et Mathys Parmentier (stagiaire)

Perruques et maquillages de Cécile Kretschmar

Accompagnement dramaturgique et développement de projet - Aurélia Marin

« Edith Beale au Reno Sweeney », théâtre musical fantasque

Adaptant la pièce *L'Art de la chute* de l'autrice Sara Stridsberg, Pierre Maillet sculpte une partition de jeu d'une belle liberté pour l'équipe d'interprètes et de musiciens au plateau – lui inclus. Un spectacle qui patine parfois, mais l'emporte par son énergie collective et sa mélancolie planquée en sourdine.



C'est un titre dont on se dit qu'il brille par son aspect factuel : une personne, un lieu. C'est un titre, aussi, dont on se dit qu'il doit volontiers faire tilt chez certain·es, comme rendre simplement curieux·ses, ou laisser de marbre, celles et ceux ne connaissant ni la femme ni le cabaret new-yorkais. C'est un titre, encore, qui, alors qu'il ne promet rien d'autre que « ça » (Edith Beale au Reno Sweeney), cache bien le jeu du spectacle qu'il qualifie. Un théâtre musical baroque, tantôt excessif, tantôt en sous-régime – son rythme décousu ne pouvant s'expliquer uniquement par l'univers du cabaret, travaillant l'hétéroclite et l'humour version glamour décadent. Pour cette nouvelle création née l'automne dernier, le comédien et metteur en scène Pierre Maillet s'intéresse à deux femmes mythiques du New York décadent des années 1970, soit une mère et sa fille, toutes deux nommées Edith Beale, qui vivaient sans le sou dans un manoir délabré, et étaient respectivement tante et cousine de Jackie Kennedy – première dame des États-Unis et veuve de JFK (assassiné en 1963). Le duo composé de la mère (jouée par Maillet) et de la fille (interprétée par Frédérique Loliée) a vu sa vie immortalisée par le documentaire des frères Maysles, *Grey Gardens*, en 1975 – puis également adaptée au cinéma et en comédie musicale et, bien plus récemment, en pièce par l'autrice dramatique suédoise Sara Stridsberg (Pierre Maillet s'inspirant de cette dernière).

Rien de scrupuleusement biographique pour autant, l'enjeu étant plutôt de creuser un sillon musical et fantasque autour de figures et de lieux devenus des icônes pour la culture LGBTQIA+. Ce faisant, Pierre Maillet tricote un spectacle dont le côté volontiers bancal – certes assumé – fait passer de géniales fulgurances à des longueurs parfois un brin confuses ou enferrées dans le ressassement. Avec son équipe – constituée au plateau de Frédérique Loliée, comédienne virtuose et co-créatrice avec Maillet, Marcial Di Fonzo Bo et Élise Vigier du feu collectif des Lucioles, et des Cow-boys électriques, un groupe d'aussi drôles qu'excellents musiciens et comédiens –, l'artiste enchâsse à la mode des poupées russes les références. Il en va ainsi et déjà du choix du Reno Sweeney : cabaret mythique new-yorkais, ce premier club gay au public mixte a été largement investi par l'artiste américaine, égérie d'Andy Warhol et icône trans Holly Woodlawn – à qui Maillet a consacré un précédent spectacle.

Avant même que le spectacle débute, l'on est déplacé dans un univers fantasque. Le show débute avant l'entrée en salle, la musique – succession de morceaux de country ou de variété française résonnant dès le hall du Théâtre du Rond-Point. Dans la salle, Pierre Maillet – portant un maillot de bain à fleurs soyeux – accueille en haut des gradins le public, tandis que les musiciens jouant sur scène sont vêtus de chemises et pantalons en jean, chaussés de santiags, et coiffés de chapeaux (avec des petites lumières) : la panoplie du cow-boy est ici surjouée à l'excès. Tout va ainsi, à la façon du camp (pratique et esthétique liées à la culture gay), déployer les possibles du trop. Ce surlignage affirmé, drôle par sa stylisation à outrance, son côté outré, aussi, l'excès dans les émotions, se retrouve dans l'interprétation (forçant volontairement le trait), les musiques – aux arrangements parfois sirupeux –, comme dans les costumes. Il faut voir Frédérique Loliée et Pierre Maillet changer de tenues comme elles respirent, Little Edie poussant l'excentricité jusqu'à utiliser les t-shirts en foulards, les pulls en bermudas, les vestes en robes, etc. Tout comme la pièce de Sara Stridsberg prend pour « point de départ la vie des Américaines Edith & Edith Bouvier Beale, sans pour autant être fidèle à la réalité », le spectacle de Maillet et de ses acolytes s'appuie sur la pièce en s'en émancipant. Foin de manoir en ruines, nous suivons la relation entre mère et fille et le défilé de visiteurs – réminiscences du passé ou figures bien réelles – dans un monde dédié à la scène. Et si l'isolement, le passage des services d'hygiène, les chats et ratons laveurs à foison évoqués, la venue et le sauvetage de et par Jackie Kennedy signalent bien la grande précarité vécue par les deux femmes, il ne s'agit pas d'être dans la déploration.

Travaillant l'irrégularité et le baroque, le spectacle patine de temps à autre, certaines séquences improvisées s'enlisent, et le manque de clarté quant à la vie des deux femmes court le risque de perdre en chemin le ou la béotien·ne. Pour autant, si la critique sociale et politique, plus prégnante dans la pièce de Stridsberg, s'efface ici un brin, autre chose émerge : un tempérament plus joueur et excessif retient, embarque, en se donnant comme un miroir possible des préoccupations du duo Maillet-Loliée.

La vitalité et la rage grotesque signalent le désir coûte que coûte de continuer à jouer. Ce qui se raconte alors dans l'histoire abracadabrante de ces deux femmes interprétées par ce génial duo, c'est bien une tenace et furieuse nécessité à être sur scène, à ne pas subir, notamment, l'effacement trop fréquent pour les femmes passées cinquante ans (« On a dû chuter en dehors du temps. Ça peut arriver à certaines femmes. De chuter hors du temps. Et ensuite elles ne retrouvent pas leur chemin. Le temps les a quittées. Le temps les a abandonnées »). Mais à continuer, au contraire et collectivement (il faut redire l'énergie communicative de toute la bande) de tresser théâtre et vie, de faire de sa vie une scène, d'investir la scène comme sa vie, le tout avec une liberté aussi intense que, parfois, mélancolique.

Caroline Châtelet – www.sceneweb.fr

Edith Beale au Reno Sweeney

d'après *L'Art de la chute* de Sara Stridsberg

Traduction Marianne Ségol

Adaptation et mise en scène Pierre Maillet et Les Gens Déraisonnables

Avec Frédérique Loliée, Pierre Maillet, Luca Fiorello, Thomas Jubert, Thomas Nicolle, Guillaume Bosson

Scénographie et lumières Nicolas Marie

Régie générale Thomas Nicolle

Création son Guillaume Bosson

Musique Guillaume Bosson, Luca Fiorello

Costumes Zouzou Leyens

Collaboration costumes Isabelle Airaud, Mathys Parmentier

Perruques et maquillages Cécile Kretschmar

Accompagnement dramaturgique et développement de projet Aurélia Marin

Production Parmi les Lucioles (Les Gens Déraisonnables)

Coproduction Le Canal – Théâtre du Pays de Redon ; Comédie de Caen – CDN de Normandie ; Comédie de Colmar – CDN Grand Est Alsace ; Le Quai – CDN d'Angers

Soutien à la création de la SPEDIDAM, de la Région Bretagne et de l'aide à la mobilité de Spectacle Vivant en Bretagne

La compagnie Parmi les Lucioles (Les Gens Déraisonnables) est conventionnée par le ministère de la Culture – DRAC Bretagne.

Le texte *L'Art de la chute* a été traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, centre international de la traduction théâtrale.

Le texte intégral de la pièce de Sara Stridsberg (traduction de Marianne Ségol) est disponible à L'ARCHE – éditeur & agence théâtrale.

Durée : 1h50

Théâtre du Rond-Point, Paris

du 19 au 31 mai 2026

« Edith Beale au Reno Sweeney »



Pierre Maillet adapte *L'art de la chute* de Sara Stridsberg et fait revivre deux figures mythiques et décadentes du monde new-yorkais. Edith Bouvier Beale, « little Edie », et sa mère vivent dans un manoir décati de dix-huit pièces, dont elles n'occupent, avec leur dizaine de chats, que deux ou trois pièces. Ruinées elles se marginalisent mais vivent libérées de toutes les contraintes : travail, mariage et conventions sociales. Paradoxalement alors qu'elles vivent dans la misère et sont méprisées par la bourgeoisie de East Hampton, elles sont libres, recevant seulement la visite des services de l'hygiène, et parfois celle de leur cousine Jackie Kennedy et de quelques célébrités tel un Ministre de l'Intérieur ancien amant d'Edith Beale. Alors que sa mère en doute, Edith reçoit la visite de deux cinéastes qui les sortiront de l'oubli.

Pierre Maillet en slip avec petites roses sur le sexe, houppettes en guise de seins et traîne volantée sur les fesses accueille le public devant la salle transformée en « paradise room », l'arrière salle du Reno Sweeney où s'était produite Little Edie. Des musiciens, *les cow-boys électriques*, en jeans, blousons brodés, santiags aux pieds et stetsons ornés de petites lampes sur la tête vont accompagner les dialogues mère-fille, leurs querelles et leur complicité, avec humour et autodérision. Ils passent des standards comme *C'est si bon* ou *Tea for two* au comique avec le *Pas de boogie-woogie* d'Eddy Mitchell ou à la country avec *Take me Home, Country Roads*. Ils entraînent Edith Beale mère dans une chenille endiablée à travers la salle et quittent parfois leur tenue et leur instrument pour devenir des personnages. Luca Fiorello, chargé avec Guillaume Bosson de la création musicale, devient ainsi une Jackie Kennedy particulièrement savoureuse. Frédérique Loliée est formidable en Little Edie. Changeant sans cesse de tenue, toutes plus extravagantes les unes que les autres, jusqu'à la tenue rouge révolutionnaire des pieds à la tête, elle donne au personnage une folie qui flirte avec la poésie. Il y a surtout Pierre Maillet. Dans un numéro virtuose de transformiste il passe du rôle du présentateur drag queen à celui de la mère, rangs de perles vestiges de la splendeur passée autour du cou, ou à une Joan Baez en longue robe hippie et châle noir sur les épaules. Il rend un bel hommage à ces femmes devenues sur le tard des icônes de la pop



« Edith Beale au Reno Sweeney »

25 Mai 2026

cultures.blog.snes.edu

p. 2/2

[Visualiser l'article](#)

culture américaine des années 70, inspirant une comédie musicale en 2006, un film en 2009 et même des couturiers, comme John Galliano.

Un cabaret déjanté, foutraque, loufoque, mais aussi tendre et grinçant à l'image de ces deux femmes hors-normes. Un bel hommage à ceux et celles qui ont su résister aux conventions.

Jusqu'au 31 mai au Théâtre du Rond-Point, 2bis, avenue Franklin D. Roosevelt, 75008 Paris - du mardi au vendredi à 21h, le samedi à 20h, le dimanche à 15h30 - Relâche le dimanche 24 mai et le lundi 25 mai - Réservations : 01 44 95 98 21 ou theatredurondpoint.fr

Edith Beale au Reno Sweeney, d'après L'Art de la chute de Sara Stridsberg, adaptation et mise en scène de Pierre Maillet, au Théâtre du Rond-Point



Edith Beale au Reno Sweeney, d'après L'Art de la chute de Sara Stridsberg, adaptation et mise en scène de Pierre Maillet, au Théâtre du Rond-Point

Le cabaret, lieu de résistance et de transgression, abrite depuis toujours des êtres fantasques, créatures à la marge, témoins des soubresauts de leur temps quand ils n'en sont pas les victimes. Pierre Maillet ressuscite le Reno Sweeney, cabaret new-yorkais, dans lequel, adaptant la pièce de Sara Stridsberg, *L'art de la chute*, il ressuscite deux figures...

Le cabaret, lieu de résistance et de transgression, abrite depuis toujours des êtres fantasques, créatures à la marge, témoins des soubresauts de leur temps quand ils n'en sont pas les victimes. Pierre Maillet ressuscite le Reno Sweeney, cabaret new-yorkais, dans lequel, adaptant la pièce de Sara Stridsberg, *L'art de la chute*, il ressuscite deux figures décadentes de l'aristocratie new-yorkaise, déchues, ruinées et demi-clochardes, Edith Ewing Bouvier Beale et sa fille Edith Bouvier, Little Eddy. Respectivement tante et cousine de Jacky Kennedy. Mère et fille vivaient en vase-clos, recluses, menacées d'expulsion par les services d'hygiène, dans une bâtisse de 28 pièces, crasseuse et nauséabonde, où pullulaient chats, raton-laveurs et pigeons. Il existe un documentaire, brut de décoffrage et désormais culte, sur leur condition sidérante, « *Grey Gardens* » par les frères Maysles*. Point de départ de leur célébrité, ce film a fait d'elles deux icônes underground et queer où leur situation, malgré un sauvetage in extremis par Jacky Onassis, et leur chute vertigineuse, peut être considérée comme une provocation envers leur milieu d'origine mais aussi pour l'ensemble de la société. Dans la chambre bordélique de la mère, qui résume toute leur existence, ce sont paradoxalement et résolument deux femmes libres, libérées de toutes contraintes sociétales. Il y a à quelque chose de l'anarchie qui s'ignore.

Adaptant librement la pièce de Sara Stridsberg, elle-même inspirée du documentaire, Pierre Maillet réinventent avec panache et folie ces deux femmes, qui ne manquaient dans leur dénuement extrême ni de l'un, ni de l'autre. Dans l'arrière salle de ce cabaret-fantôme revisité, Little Eddy convie musiciens et techniciens pour dérouler le fil de son existence. La scène devient cette chambre foutoir et crade où résonnent les échos théâtraux des querelles entre la mère et la fille, une relation toxique entre haine et amour, où agonisent les espoirs d'un retour à N.Y. Passent aussi les quelques rares relations entretenues, comité d'hygiène, raton laveur, pasteur et en

bouquet final, deus ex-machina, Jacky K. Esthétique camp de mise, glamour cheap et bricolé, aidée en cela par Little Eddy elle-même dont le vestiaire excentrique, « révolutionnaire », un art du détournement stupéfiant, a fait d'elle, post-mortem, la muse de Galliano. Frédérique Loliée a la démesure du personnage, créature de cabaret troublante qui allie l'excentricité et l'abattage d'une meneuse de revue avec le tragique mélancolique d'un Auguste. En face, dans le rôle de la mère - Big Eddy -, grotesque, odieuse et monstrueuse, Pierre Maillet est impayable, effrayant même. Ces deux-là fonctionnent comme de formidables duellistes (il faut entendre leur dialogue, répliques vachardes ciselées et d'une franche méchanceté) qui boostent énergiquement cette création azimutée et franchement hilarante qui jamais ne brosse un portrait misérabiliste de ces deux marginales. Au contraire, il y a même étonnement une certaine tendresse.



Des personnages aussi libres, aussi naturellement excentriques, ne pouvaient qu'atterrir un jour-là, dans un cabaret où l'exception est toujours la règle. C'est d'ailleurs au Reno Sweeney, en 1978, que Little Eddy sortie de cet enfer créera son spectacle, elle qui se rêvait show-girl. Le cabaret est un refuge pour les anges déchus... Evidemment on chante, et plutôt bien, accompagné par « les cow-boy électriques » lesquels sont aussi partenaires de jeu, qui raton-laveur, qui le père, qui l'amant Gold, qui Jacky K... Le public est mis à contribution, interpellé comme il se doit (Little Billy cherche un mari, astrologiquement balance, qu'on se le dise) quand il n'est pas invité à danser la chenille (« pour faire théâtre contemporain »). On improvise aussi et s'invite dans cette biographie chaotique de ces deux femmes borderline l'actualité poivrée de satire - tir nourri sur Bolloré entre autre -. C'est un peu foutraque, parfois, c'est la règle du genre qui donne tout le sel de cette représentation mais Pierre Maillet maîtrise fermement sa mise en scène sous le chaos apparent qui n'est que le reflet de celui, intérieur, de Little Eddy. Pierre Maillet réussit haut la main à dessiner un portrait attachant de ces deux magnifiques perdantes, qui dans et par leur déchéance ont mis à nu la mécanique et la violence de l'exclusion pour les femmes soumises au patriarcat. *« On a dû chuter en dehors du temps. Ça peut arriver à certaines femmes. De chuter hors du temps. Et ensuite elles ne retrouvent pas leur chemin. Le temps les a quittées. Le temps les a abandonnées »*

Reste le chemin et le temps du cabaret pour de la chute faire magistralement tout un art.



Edith Beale au Reno Sweeney, d'après *L'Art de la chute* de Sara Stridsberg

Traduction : Marianne Ségol

Adaptation et mise en scène : Pierre Maillet et Les Gens Déraisonnables

Avec : Frédérique Loliée, Pierre Maillet

& Les Cow-boys électriques : Luca Fiorello, Thomas Jubert, Thomas Nicolle, Guillaume Bosson

Scénographie et lumières : Nicolas Marie

Régie générale : Thomas Nicolle

Création son : Thomas Bosson

Musique : Guillaume Bosson et Lucas Fiorello

Costumes : Zouzou Leyens

Collaboration costumes : Isabelle Airaud et Mathys Parmentier (stagiaire)

Perruques et maquillages : Cécile Kretschmar

Accompagnement dramaturgique et développement de projet : Aurélia Marin

Administration : Odile Massart

*le documentaire Grey Gardens est en libre accès sur Youtube

Photo : © Jean-Louis Fernandez

Du 19 au 31 mai 20126

Dumardi au vendredi à 21h, samedi à 20h, dimanche à 15h30R

Relâche dimanche 24 et Lundi 25 mai

Théâtre du Rond-Point

2bis avenue Franklin D. Roosevelt

75008 Paris

Réservations : www.theatredurondpoint.fr

Edith Beale au Reno Sweyne. Au pays des indésirables et des marginaux, the show goes on...



Phot. © Jean-Louis Fernandez

Pierre Maillet transpose la pièce de Sara Stridsberg dans un club new - yorkais des années Andy Warhol. Edith mère et fille évoluent avec panache sur la musique d'un groupe de crooners hors d'âge. Dépaysement assuré au pays des Queens déchues.

D'un huis clos à un show underground.

Les pièces de l'autrice suédoise, comme ses romans, s'inspirent de personnages féminins réels ou de figures emblématiques de la littérature, souvent à la marge. Pour elle, « La littérature embrasse le monde entier et peut être un asile pour les indésirables et tous les marginaux du monde. »

C'est le cas d'Edith Beale mère, dite Big Edie, et de sa fille Edith, dite Little Edie, dans *L'Art de la chute*. Figures mythiques et décadentes de la mondanité new-yorkaise, elles devinrent célèbres, sur le tard, grâce au documentaire culte *Grey Gardens* des frères Maysles (1975), cinéastes inscrits dans la mouvance de la Factory d'Andy Warhol. Ayant autrefois fait partie de la haute société, respectivement tante et cousine de Jacky Kennedy, les deux femmes vivent recluses dans leur manoir délabré de dix-huit pièces à East Hampton, station balnéaire chic de la côte Est. Ruinées, elles ont le sentiment d'être passées à côté de leur vie mais rejettent avec élégance, tout en se chamaillant, les normes et les aides de leurs visiteurs.

Pierre Maillet s'empare de cette pièce, dans la continuité de son précédent spectacle *One Night With Holly Woodlawn*. Sous forme d'un cabaret, mélange de stand-up et de transformisme, agrémenté de chansons, il incarnait lui-même une star de l'underground, Holly Woodlawn, qui se produisait au Reno Sweeney, boîte de nuit mythique située au 126 W 13 th Street à New York.

C'est dans ce même club que le metteur en scène situe l'action de la pièce, car c'est là aussi que « Little Edie » fera son spectacle en 1978, à plus de soixante ans, encouragée par le succès de *Grey Gardens*. Accompagnée par un pianiste, elle mêlait les récits improvisés et les chansons omniprésentes dans le film des frères Maysles. C'est donc l'arrière-salle de l'établissement le « Paradise Room », qui devient ici la maison d'East Hampton dont mère et fille n'occupent qu'une seule pièce, avec des dizaines de chats et quelques ratons laveurs. Dans cette chambre, encombrée du sol au plafond, elles mangent, lisent, dansent, évoquent des souvenirs, font rarement le ménage, et se demandent comment elles font pour se supporter.



Phot. © Jean-Louis Fernandez

En avant la musique !

Les Cow-boys électriques, Stetson bordés de guirlandes lumineuses et jeans à paillettes, accueillent le public avec des tubes folk et autres airs du Middle West : ambiance bon enfant aux relents d'Amérique profonde. Pierre Maillet mène le jeu, en drag queen décatie et, blagues lourdingues et allusions à l'actualité trumpiste à l'appui, annonce la performance de Little Edie. Celle-ci apparaît en majesté sous les traits de Frédérique Loliée dans une tenue provocante. Elle ne cessera de changer de costume, de séquence en séquence. Dans la foulée, Edith mère fait irruption, incarnée par Pierre Maillet grimé en octogénaire débraillée.

Mère et fille revisitent le passé et, au fil de leurs échanges plus ou moins acerbes, Little Edie invite sur scène les musiciens et techniciens du cabaret (et donc du spectacle) à jouer la dizaine de rôles distribuée à l'origine par Sara Stridsberg à un seul acteur : les frères Bouvier, un journaliste, un ministre de l'Intérieur, d'anciens amants deviennent alors des figures improbables d'un show fantôme, comme le curé qui interprète la chanson gentiment anticléricale d'Eddy Mitchell *Pas de boogie-woogie* (1976) ou une Jackie Kennedy en travelo punk.

Frédérique Loliée et Pierre Maillet forment un duo de choc pour incarner avec une complicité ironique une aristocratie sur le retour, sur fond des relations dysfonctionnelles qui peuvent exister entre mère et fille.

Or le metteur en scène ne s'embarrasse pas de psychologie. À travers ces personnages décadents, il veut montrer une Amérique en chute libre, tout en rendant hommage à l'underground des années 1970, en mode décalé.

Pour lui, *the show must go on* et il surfe sur la vague nostalgique de cette période iconique. Les deux égéries grisonnantes n'ont, en effet, pas fini d'influencer les créateurs du XXI^e siècle. Les extravagances vestimentaires de Little Edie, à la suite du film, inspireront les couturiers Calvin Klein, Todd Oldham, Isaac Mizrahi et Richard Galliano. Au cinéma, un remake de *Grey Gardens* a été réalisé par Michael Sucsy en 2009 pour la chaîne HBO, avec Jessica Lange et Drew Barrymore. On a pu voir une comédie musicale à Broadway en 2006. Big et Little Edie sont également devenues des icônes queer : en 2010, Jeffrey Johnson, acteur transgenre, refera à l'identique le spectacle d'Edie. Il ne manquait plus que le théâtre pour rendre hommage à ces figures étranges et attachantes, pas toujours sympathiques, miroirs d'une société malade. Ici Pierre Maillet et Frédérique Loliée s'y emploient à leur manière, en musique, en rythme, et avec une bonne dose d'humour.



Phot. © Jean-Louis Fernandez

Edith Beale au Reno Sweyne

S D'après la pièce *L'Art de la chute* de **Sara Stridsberg** S Traduction **Marianne Ségol-Samoy** S Adaptation et mise en scène **Pierre Maillet** et **Les Gens Déraisonnables** S Avec **Frédérique Loliée** (Edith Beale fille) **Pierre Maillet** (Edith Beale mère) & **les Cow-boys électriques**, **Luca Fiorello** (Gold, Eugène, Jackie Kennedy), **Thomas Jubert** (le frère Bouvier, le frère Phelan, John), **Thomas Nicolle** (le mari et père, le Père Steve), **Guillaume Bosson** S Scénographie et lumières **Nicolas Marie** S Régie générale **Thomas Nicolle** S Création son **Guillaume Bosson** S Musique **Guillaume Bosson** et **Luca Fiorello** S Costumes **Zouzou Leyens** S Collaboration costumes **Isabelle Airaud** et **Mathys Parmentier** (stagiaire) S Perruques et maquillages **Cécile Kretschmar** S Accompagnement dramaturgique et développement de projet **Aurélia Marin** S Administration **Odile Massart** S **Production** Parmi les Lucioles (Les Gens Déraisonnables) Rennes - Cie conventionnée par le ministère de la Culture - DRAC Bretagne S **Coproduction** Le Canal - Théâtre du Pays de Redon, Comédie de Caen - CDN de Normandie, Comédie de Colmar - CDN Grand Est Alsace, Le Quai - CDN d'Angers S Dans cette adaptation cabaret de Pierre Maillet, *L'Art de la chute* est présenté dans une version raccourcie et ponctué de passages musicaux et improvisés S Le texte intégral de la pièce de Sara Stridsberg (traduction de Marianne Ségol) est disponible à L'ARCHE - éditeur et agence théâtrale S Durée 1h50

Du 19 au 31 mai 2026

Théâtre du Rond-Point, 2 bis avenue Franklin D. Roosevelt 75008 Paris

T.01 44 95 98 00

« Edith Beale au Reno Sweeney » d'après Sara Stridsberg, mise en scène de Pierre Maillet



CRITIQUE

Pierre Maillet transpose la pièce de Sara Stridsberg dans un club new-yorkais des années Andy Warhol. Edith mère et fille évoluent avec panache sur la musique d'un groupe de crooners hors d'âge. Dépaysement assuré au pays des Queens déchues.

D'un huis clos à un show underground

Les pièces de l'autrice suédoise, comme ses romans, s'inspirent de personnages féminins réels ou de figures emblématiques de la littérature, souvent à la marge. Pour elle, « La littérature embrasse le monde entier et peut être un asile pour les indésirables et tous les marginaux du monde. »

C'est le cas d'Edith Beale mère, dite Big Edie, et de sa fille Edith, dite Little Edie, dans *L'Art de la chute*. Figures mythiques et décadentes de la mondanité new-yorkaise, elles devinrent célèbres, sur le tard, grâce au documentaire culte *Grey Gardens* des frères Maysles (1975), cinéastes inscrits dans la mouvance de la Factory d'Andy Warhol. Ayant autrefois fait partie de la haute société, respectivement tante et cousine de Jacky Kennedy, les deux femmes vivent recluses dans leur manoir délabré de dix-huit pièces à East Hampton, station balnéaire chic de la côte Est. Ruinées, elles ont le sentiment d'être passées à côté de leur vie mais rejettent avec élégance, tout en se chamaillant, les normes et les aides de leurs visiteurs.

Pierre Maillet s'empare de cette pièce, dans la continuité de son précédent spectacle *One Night With Holly Woodlawn*. Sous forme d'un cabaret, mélange de stand-up et de transformisme, agrémenté de chansons, il incarnait lui-même une star de l'underground, Holly Woodlawn, qui se produisait au Reno Sweeney, boîte de nuit mythique située au 126 W 13th Street à New York.

C'est dans ce même club que le metteur en scène situe l'action de la pièce, car c'est là aussi que « Little Edie » fera son spectacle en 1978, à plus de soixante ans, encouragée par le succès de *Grey Gardens*. Accompagnée par un pianiste, elle mêlait les récits improvisés et les chansons omniprésentes dans le film des frères Maysles.

C'est donc l'arrière-salle de l'établissement le « Paradise Room », qui devient ici la maison d'East Hampton dont mère et fille n'occupent qu'une seule pièce, avec des dizaines de chats et quelques rats laveurs. Dans cette chambre, encombrée du sol au plafond, elles mangent, lisent, dansent, évoquent des souvenirs, font rarement le ménage, et se demandent comment elles font pour se supporter.



© Jean-Louis Fernandez

En avant la musique !

Les Cow-boys électriques, Stetson bordés de guirlandes lumineuses et jeans à paillettes, accueillent le public avec des tubes folk et autres airs du Middle West : ambiance bon enfant aux relents d'Amérique profonde. Pierre Maillet mène le jeu, en drag queen décatie et blagues lourdingues et allusions à l'actualité trumpiste à l'appui, annonce la performance de Little Edie. Celle-ci apparaît en majesté sous les traits de Frédérique Loliée dans une tenue provocante. Elle ne cessera de changer de costume, de séquence en séquence. Dans la foulée, Edith mère fait irruption, incarnée par Pierre Maillet grimé en octogénaire débraillée.

Mère et fille revisitent le passé et, au fil de leurs échanges plus ou moins acerbes, Little Edie invite sur scène les musiciens et techniciens du cabaret (et donc du spectacle) à jouer la dizaine de rôles distribuée à l'origine par Sara Stridsberg à un seul acteur : les frères Bouvier, un journaliste, un ministre de l'Intérieur, d'anciens amants deviennent alors des figures improbables d'un show fantôme, comme le curé qui interprète la chanson gentiment anticléricale d'Eddy Mitchell Pas de boogie-woogie (1976) ou une Jackie Kennedy en travelo punk.

Frédérique Loliée et Pierre Maillet forment un duo de choc pour incarner avec une complicité ironique une aristocratie sur le retour, sur fond des relations dysfonctionnelles qui peuvent exister entre mère et fille.

Or le metteur en scène ne s'embarrasse pas de psychologie. À travers ces personnages décadents, il veut montrer une Amérique en chute libre, tout en rendant hommage à l'underground des années 1970, en mode décalé.



© Jean-Louis Fernandez

Pour lui, *the show must go on* et il surfe sur la vague nostalgique de cette période iconique. Les deux égéries grisonnantes n'ont, en effet, pas fini d'influencer les créateurs du XXI^e siècle. Les extravagances vestimentaires de Little Edie, à la suite du film, inspireront les couturiers Calvin Klein, Todd Oldham, Isaac Mizrahi et Richard Galliano. Au cinéma, un remake de *Grey Gardens* a été réalisé par Michael Sucsy en 2009 pour la chaîne HBO, avec Jessica Lange et Drew Barrymore. On a pu voir une comédie musicale à Broadway en 2006. Big et Little Edie sont également devenues des icônes queer : en 2010, Jeffrey Johnson, acteur transgenre, refera à l'identique le spectacle d'Edie. Il ne manquait plus que le théâtre pour rendre hommage à ces figures étranges et attachantes, pas toujours sympathiques, miroirs d'une société malade. Ici Pierre Maillet et Frédérique Loliée s'y emploient à leur manière, en musique, en rythme, et avec une bonne dose d'humour.

Du 19 au 31 mai 2026 au Théâtre du Rond-Point, à Paris.

« Edith Beale au Reno Sweeney » de Pierre Maillet – rencontre cabarétique avec une icône

Le 13 avril 2026 (<https://www.laparafe.fr/2026/04/edith-beale-au-reno-sweeney-de-pierre-maillet-rencontre-cabaretique-avec-une-icone/>) - Spectacles (<https://www.laparafe.fr/category/spectacles/>)

Le Théâtre des Cordes du CDN de Caen est métamorphosé en cabaret par Pierre Maillet pour la présentation de sa dernière création, *Edith Beale au Reno Sweeney*. Le titre de ce spectacle paraît sans doute sibyllin à la majorité du public, qui se fie à l'artiste et à son équipe, fidèles de la maison, et se laisse ainsi embarquer dans une aventure pleine de surprises et de découvertes. Ce cabaret à première vue léger et déluré se révèle d'une profondeur dramaturgique réjouissante, en grande partie grâce à la performance magistrale de Frédérique Loliée qui institue de manière définitive Edith Beale en icône.



La salle du Théâtre des Cordes est méconnaissable : au bout du couloir qui y mène, un bar à participation libre qui propose bière et vin, et au-devant de la scène, des tables rondes entourées de chaises. Plus encore, les murs de la scène, mais aussi de la salle, jusqu'au dernier rang des gradins, ont été drapés d'un tissu

ondulé et scintillant. Tout en étran­géifiant le lieu, ces rideaux créent un effet enveloppant. Tout au long du spectacle, leur brillance qui ne cesse de chatoyer sous l'effet des lumières colorées, de donner à l'espace quantité de teintes différentes, sera l'objet de contemplation.

Mais le regard est d'abord détourné de ce spectacle silencieux par les artistes présents sur l'estrade à plusieurs niveaux installée sur scène. Quatre cowboys aux chapeaux lumineux nous convoquent avec leur basse, leur batterie, leur tambourin et leur piano, et des airs plus ou moins connus de country qu'ils interprètent à tour de rôle en nous invitant à les accompagner en battant des mains. À plusieurs reprises, le boys band répète « cabaret ! cabaret ! » pour nous faire adopter les codes du genre choisi, nous faire sortir de notre posture spectatrice silencieuse et nous inviter à participer.

Les artistes aux voix parfois envoûtantes se présentent à tour de rôle avant d'introduire Pierre Maillet, qui jusque-là déambulait dans le public en sirotant un verre, quasi nu, simplement attifé de plumes et de paillettes. Après avoir à son tour interprété un morceau et



enchâiné quelques courtes blagues, il annonce l'arrivée d'une femme hors normes : une artiste, chanteuse, cousine de Jackie Kennedy, dont le style vestimentaire inimitable a inspiré des créateurs de mode et la vie, tout aussi singulière, un film « mal connu en France », *Grey Gardens*, une comédie musicale et une série HBO. Cette femme est l'Edith Beale du titre, que Maillet présente en outre dans le programme de salle comme une icône pop et queer.

C'est alors que Frédérique Loliée fait son entrée sur scène. Elle chante à son tour, sans grande virtuosité, et adopte les codes du genre : contact entretenu avec le public, références à notre époque et à la ville où l'on se trouve, jeu avec les accidents potentiels ou réels de la représentation. Mais c'est sur ce mode que l'actrice nous invite paradoxalement à entrer dans la fiction en nous demandant de fermer les yeux et d'imaginer un manoir sur la côte Atlantique, à East Hampton, manoir aux innombrables pièces et peuplé d'animaux (des chats, des rats, des ratons laveurs et des oiseaux). Cette aristocrate de 56 ans vit là avec sa mère de 79 ans, qui s'appelle elle aussi Edith Beale. Pierre Maillet revient ainsi travesti en femme âgée qui s'extasie de la vue de sa maison sur la mer aux couleurs chaque jour nouvelles.

Cookies



Des données narratives se mettent ainsi progressivement en place, sans que se perdent les codes du cabaret : Frédérique Loliée est partout à la fois, sur scène comme en salle, elle ne cesse de nous interpeler et change de tenue à chaque instant sans quitter son

turban – dont la mère explique l’usage en racontant que sa fille s’est « calciné les bulbes ». L’actrice demande ainsi avec insistance si une personne du public a Ouest France, afin de raconter que la mère et la fille sont dans le journal, car les autorités sanitaires d’East Hampton ont dénoncé l’état de délabrement de la maison dans laquelle elles vivent.

Le duo convoque ensuite les fils de la famille, qui entrent à leur tour par l’ouverture du rideau de fond. Ils sont interprétés par l’un des cowboys, qu’il convient d’applaudir à la fin nous disent-elles, car personne ne voulait jouer ces rôles d’avocats rébarbatifs qui captent tout l’amour maternel mais tentent de régler de vieux comptes avec leur mère extravagante. Arriveront ensuite de la même manière Jackie Kennedy, un amant du passé ou un prêtre – autant de personnalités qui posent un regard extérieur sur la décadence dans laquelle les deux femmes s’épanouissent.

L’air de rien, entre deux chansons, deux numéros improvisés ou deux apparitions, on se trouve progressivement immergés dans le manoir d’East Hampton dont le désordre contamine la scène, et plus encore dans la relation tout entremêlée de la mère et de la fille, rythmée par leurs inlassables et tendres altercations. Alors que la



forme du cabaret semblait congédier toute forme de fiction et de narration, elle y propulse ici de

Cookies

manière totalement imprévisible. Cette alchimie est expliquée dans le programme de salle, lorsque Pierre Maillet annonce une « adaptation cabarétique » d'une œuvre de Sara Stridsberg, maîtresse dans la création de personnages féminins puissants et complexes : *L'Art de la chute*.

Dans cette pièce, l'écrivaine suédoise relate effectivement la vie des deux Edith Beale dans leur maison en ruines envahie par les animaux, leur déchéance spectaculaire et la manière dont elles ont fait de leur marginalité une fierté, les sentiments contradictoires qui les unissent très fortement l'une à l'autre au travers de leurs querelles quotidiennes, ou leurs rapports avec Jackie Kennedy qui apparaît comme l'envers exact de la fille. Cette matière confère au cabaret une densité fascinante. Si cette forme est un instant reléguée au second plan, quand la fille reproche à la mère de l'avoir obligée à revenir de New York où elle était sur le point de réussir sa vie, convoquant une gravité et une émotion jusque-là imprévisibles, le cabaret est loin de n'être qu'un prétexte pour monter cette pièce, de même que cette pièce n'est pas un prétexte pour proposer un cabaret



La rencontre convaincante de ce texte et de cette forme artistique est rendue possible par le grand jeu de jambes des artistes – Frédérique Loliée au premier chef. Sans jamais quitter le présent de la représentation, ses imprévus et ses accidents qui la rendent aussi comique que belle dans sa fragilité, l'actrice construit

son personnage et le rend familier dans ses excentricités, sa vulnérabilité, sa créativité. Elle est constamment Edith Beale, quand elle recherche un mari Balance dans le public et lit à quelques spectateurs les caractéristiques de plusieurs autres signes astrologiques en les commentant, ou quand elle évoque avec mélancolie une critique assassine du spectacle.

Pierre Maillet et son équipe réussissent ainsi avec Sara Stridsberg le tour de force de créer la version théâtrale d'une icône mal connue – paradoxe s'il en est. À l'issue du spectacle, un rapport intime s'est construit avec Edith Beale, sans même avoir encore découvert les œuvres qu'elle a déjà inspirées. Et ce rapport est établi par un genre théâtral qui peine à imposer sa pleine légitimité : une

forme marginale pour une personnalité marginale. Cette équation presque magique transforme la décadence en art de vivre, élabore un éloge brillant de la marge, et permet la création d'une œuvre évidente de puissance, de drôlerie et de sensibilité.

F.

Pour en savoir plus sur *Edith Beale au Reno Sweeney*, rendez-vous sur le site de la Comédie de Caen (<https://www.comediedecaen.com/programmation/edith-beale-au-reno-sweeney/>).

CABARET ([HTTPS://WWW.LAPARAFE.FR/TAG/CABARET/](https://www.laparafe.fr/tag/cabaret/))

COWBOYS ([HTTPS://WWW.LAPARAFE.FR/TAG/COWBOYS/](https://www.laparafe.fr/tag/cowboys/))

DÉCADENCE ([HTTPS://WWW.LAPARAFE.FR/TAG/DECADENCE/](https://www.laparafe.fr/tag/decadence/))

EAST HAMPTON ([HTTPS://WWW.LAPARAFE.FR/TAG/EAST-HAMPTON/](https://www.laparafe.fr/tag/east-hampton/))

EDITH BEALE ([HTTPS://WWW.LAPARAFE.FR/TAG/EDITH-BEALE/](https://www.laparafe.fr/tag/edith-beale/))

FRÉDÉRIQUE LOLIÉE ([HTTPS://WWW.LAPARAFE.FR/TAG/FREDERIQUE-LOLIEE/](https://www.laparafe.fr/tag/frederique-loliee/))

ICÔNE ([HTTPS://WWW.LAPARAFE.FR/TAG/ICONE/](https://www.laparafe.fr/tag/icone/))

JACKIE KENNEDY ([HTTPS://WWW.LAPARAFE.FR/TAG/JACKIE-KENNEDY/](https://www.laparafe.fr/tag/jackie-kennedy/))

MANOIR ([HTTPS://WWW.LAPARAFE.FR/TAG/MANOIR/](https://www.laparafe.fr/tag/manoir/))

MARGE ([HTTPS://WWW.LAPARAFE.FR/TAG/MARGE/](https://www.laparafe.fr/tag/marge/))

PIERRE MAILLET ([HTTPS://WWW.LAPARAFE.FR/TAG/PIERRE-MAILLET/](https://www.laparafe.fr/tag/pierre-maillet/))

SARA STRIDSBERG ([HTTPS://WWW.LAPARAFE.FR/TAG/SARA-STRIDSBERG/](https://www.laparafe.fr/tag/sara-stridsberg/))

Related Posts



"CCPC La República light" par la Compagnie El Portazo - cabaret politique 100% cubain (<https://www.laparafe.fr/2018/04/ccpc-republica-light-compagnie-el-portazo-cabaret-politique-100-cubain/>)



"Dissection d'une chute de neige" de Christophe Rauck à Nanterre Amandiers - mettre en perspective les débats de notre époque avec l'histoire (<https://www.laparafe.fr/2021/12/dissection-dune-chute-de-neige-de-christophe-rauck-a-nanterre-amandiers-mettre-en-perspective-les-debats-de-notre-epoque-avec-lhistoire/>)

"Gloucester Time - Matériau Shakespeare - Richard III" de Marcial di Fonzo Bo et Frédérique Loliée à la Comédie de Caen - Shakespeare au présent

Cookies

Edith Beale Rond-Point Critiques théâtre Paris meilleures pièces de théâtre 2026 Paris concerts meilleurs théâtres

Edith Beale au Reno Sweeney (Théâtre du [Rond-Point](#)) se donne comme une création littéraire et théâtrale audacieuse, qui réinvente une figure marginale et mythique pour en faire un miroir tendre et cruel de notre propre société. S'appuyant sur [L'Art de la chute](#) de Sara Stridsberg, la pièce met en scène deux femmes ruinées, excentriques et délaissées, dont la « chute » devient un espace de liberté, de provocation et de théâtralité. L'originalité littéraire du spectacle tient à ce déplacement de décor : la maison se transforme en cabaret, et le cabaret se dresse comme un théâtre des identités, où le transformisme, l'autodérision et l'humour deviennent des armes de subversion.

La pièce donne une voix singulière à une femme « improductive » et « âgée » qui revendique sa propre esthétique et son propre rapport au temps, au désir et à la mémoire. Au cœur de ce cabaret vertigineux et nostalgique, [Edith Beale au Reno Sweeney](#) se présente comme une oeuvre littéraire vivante qui réinvente la biographie en fable sociale, la décadence en danse langoureuse, et la marginalité en scène centrale du théâtre contemporain. Vite au [Rond-Point](#) !

Video: <https://www.youtube.com/embed/ChvSePfKfxc?wmode=opaque>

danse.org

Théâtre Reviews

Edith Beale au Reno Sweeney

English

Pierre Maillet has created a surrealistic tour de force with his play “Edith Beale au Reno Sweeney”! The play is situated in an imaginary back room, the “Paradise Room” in the gay club Reno Sweeny. Populated by: two mundane New York ladies, Edith Beale mother (Pierre Maillet), Edith Beale daughter (Frédérique Loliée), and the electric cowboys; Luca Fiorello (Gold, Eugène, Jackie Kennedy), Thomas Jubert (brother Bouvier, brother Phelan, John), Thomas Nicolle (husband and father Père Steve) and Guillaume Bosson.

This cast of eclectic heroes, heroines and others transform the Paradise Room into a confessional with the audience serving as the sacrum poenitentiae. The cast creates a Hell’s a Popping atmosphere saturated with the triste tales of the two Beales seeking importunate meaning in the banality of their existence of no importance beyond: celebrity visits to their eighteen-room mansion in which they exist in utter poverty, neither able nor willing to extricate themselves from their vacuous existence.

Maillet saves the audience from swallowing the devastating boredom of confessional banalities with an effervescent dramaturgy, spiced with virtuoso performances by the inspired interpretations of the outstanding cast performing polyvalent arts, acting, singing, dancing, and playing diverse instruments. A wonderful play to be enjoyed by all regardless of their existential proclivities!

Nota bene:

Reno Sweeney was an intimate cabaret located at 126 West Thirteenth Street in Greenwich Village. It was the first gay club aimed at heterosexuals. In short, the staff was gay and the audience was mixed. Reno Sweeney was immortalized by Ethel Merman in the first ever movie of Anything Goes. Reno is based on two real life women from the 1920s and 1930s: evangelist Aimee Semple McPherson and famous “speak-easy hostess” Texas Guiene

Français

Pierre Maillet a créé un tour de force surréaliste avec sa pièce « Edith Beale au Reno Sweeney » ! La pièce se déroule dans une arrière-salle imaginaire, la « Paradise Room » du club gay Reno Sweeny. D’Edith de : deux jeunes femmes new-yorkaises ordinaires, la mère d’Edith Beale (Pierre Maillet), la fille d’Edith Beale (Frédérique Loliée), et les cow-boys électriques ; Luca Fiorello (Gold, Eugène, Jackie Kennedy), Thomas Jubert (frère Bouvier, frère Phelan, John), Thomas Nicolle (mari et père Père Steve) et Guillaume Bosson.

Cette distribution de héros, d’héroïnes et d’autres éclectiques transforme la Salle du Paradis en confessionnal, le public servant de sacrum poenitentiae. Le casting crée une atmosphère à la Hell’s a Popping, saturée des récits tristes des deux Beales cherchant un sens importuné dans la banalité de leur existence, sans importance au-delà : des visites de célébrités dans leur manoir de dix-huit pièces où ils vivent dans une pauvreté totale, ni capables ni désireux de se libérer de leur existence creuse.

Maillet sauve le public de l'ennui dévastateur des banalités confessionnelles grâce à une dramaturgie pétillante, agrémentée de performances virtuoses des interprétations inspirées d'une distribution exceptionnelle jouant des arts polyvalents, jouant le théâtre, chantant, dansant et jouant divers instruments. Une pièce merveilleuse à apprécier de tous, quelles que soient leurs penchants existentiels !

Nota bene :

Reno Sweeney était un cabaret intime situé au 126 West Thirteenth Street à Greenwich Village. C'était le premier club gay destiné aux hétérosexuels. En résumé, le personnel était homosexuel et le public était mixte. Reno Sweeney a été immortalisé par Ethel Merman dans le tout premier film de *Anything Goes*. Reno est inspirée de deux femmes réelles des années 1920 et 1930 : l'évangéliste Aimee Semple McPherson et la célèbre « hôtesse speak-easy » Texas Guiane

Cast List

A musical performance staged by Pierre Maillet
According to the piece *The Art of Falling* by Sara Stridsberg
Translation Marianne Ségol
Adaptation and staging Pierre Maillet & *Unreasonable People*
In this cabaret adaptation by Pierre Maillet, Sara Stridsberg's play is presented in a shortened version punctuated with musical and improvised passages.
With Frédérique Loliée, Pierre Maillet, Luca Fiorello, Thomas Jubert, Thomas Nicolle, Guillaume Bosson

Scenography and lights Nicholas Marie
General Manager Thomas Nicolle
Sound creation Guillaume Bosson
Music Guillaume Bosson and Luca Fiorello
Costumes Zouzou Leyens
Costume collaboration Isabelle Airaud and Mathys Parmentier (intern)
Wigs and makeup Cécile Kretschmar
Dramaturgical support and project development Aurélia Marin
Administration Odile Massart

Production notices

Production Among the Fireflies (*Les Gens Déraisonnables*) Rennes - Company approved by the Ministry of Culture - DRAC Bretagne
Co-production Le Canal – Théâtre du Pays de Redon, Comédie de Caen – CDN de Normandie, Comédie de Colmar – CDN Grand Est Alsace, Le Quai – CDN d'Angers.
Support for the creation of SPEDIDAM, the Brittany Region and mobility assistance for Spectacle Vivant en Bretagne
The text *The Art of Falling* was translated with the support of Maison Antoine Vitez, an international center for theater translation.
The full text of Sara Stridsberg's play (translation by Marianne Ségol) is available at L'ARCHE – publisher & theater agency. www.arche-editor.com.

Lieu - Théâtre du Rond-Point

Review by: [Patrick Kevin O'Hara](#)

Date line: Tuesday the 19th of May 2026

AVANT-PAPIERS

Sara Stridsberg : « J'ai eu peur de chuter toute ma vie »



© Jean-Louis Fernandez

Prix *Transfuge* du texte de théâtre, *L'Art de la chute* de Sara Stridsberg nous place entre deux personnages pathétiques et grandioses de l'Amérique contemporaine, Edith Beale fille et Edith Beale mère, cousine et tante de Jackie Kennedy, et figures de la déchéance dans les années 70. Alors que Pierre Maillet adapte et met en scène la pièce, rencontre avec l'autrice suédoise de passage à Paris.



© Jean-Louis Fernandez

L'image est restée dans l'iconographie de l'Amérique des années 70 : Edith Beale, femme en turban noir, mini-jupe et visage fatigué, arpente un jardin d'East-Hampton en talons-hauts, pour faire visiter à la caméra son royaume vétuste. Au balcon, sa mère, Edith Beale Bouvier, vieille femme en serviette éponge qui dévoile ses seins à qui veut, la harangue. Bientôt la fille, cinquantenaire, chantera, faux, autour de leur lit un air de cabaret. Autour d'elles, une dizaine de chats sauvages, et autre raton-laveur. Les deux femmes se défendent contre la mairie qui leur impose de nettoyer leur maison. Pathétique ou grotesque, chacun choisira l'épithète de ce tableau de la déchéance. Par ce documentaire devenu culte, *Grey Gardens*, l'on découvrait la vie en ruines de ces mère et fille, issues de la grande famille Bouvier, cousines de Jackie Kennedy. Sara Stridsberg, que l'on connaît et suit depuis vingt ans et son roman, *La Faculté des rêves* qui, déjà, dressait un portrait noir de l'Amérique des sixties, s'est emparée de leur destin pour écrire *L'Art de la chute*, pièce tragicomique qui met en scène mère et fille, dans la chambre de leur villa délabrée, partageant leur lit dans une relation sordide, mais aussi, et c'est là la force de cette pièce, avec un sens poétique constant. Ainsi le personnage d'Eddith Beale qui a quitté sa vie de mannequin à New York pour s'occuper de sa mère, dit-elle, se réinvente en personnage à la Garbo ou Dietrich, figures déchues d'une ère glorieuse. Par l'ironie, la grâce et l'humour, Stridsberg réussit à donner vie à ces femmes retranchées en un monde parallèle, inventé de toutes pièces, refuge face à une réalité brutale. « Vous ne voudriez pas de ma vie », leur lance, mélancolique, Jackie Kennedy lorsqu'elle leur rend visite. La première de cette pièce a eu lieu à Stockholm il y a onze ans. Sara Stridsberg a depuis écrit quatre pièces, dont *Anatomie d'une chute de neige* montée par Christophe Rauck il y a deux ans, quia marqué les esprits. Ici, l'on retrouve l'essence de l'univers de l'écrivaine suédoise : la féminité, la folie, la question de l'échec, le narcissisme aussi, et ses vertiges. Les pièces de Stridsberg sont bien souvent des boîtes à miroirs dans lesquelles les femmes se cherchent et se perdent.

Cette idée, on la retrouve dans l'adaptation qu'en offre aujourd'hui Pierre Maillet et ses comédiens, *Edith Beale au*

Reno Sweeney. Dans un décor de cabaret country, ils nous plongent dans une Amérique fantasmée et clichée, pour peu à peu nous en dévoiler l'envers, par l'irruption des Edith mère et fille. Avec ce qui caractérise le théâtre de Pierre Maillet, un art savant du burlesque, du transformisme et du délire collectif. Et avant toute chose, un sens du rythme. Pierre Maillet lui-même incarne la mère, en vieux peignoir et perruque blanche, et Frédérique Loliée incarne la fille, avec une présence scénique inépuisable, changeant de costume près d'une dizaine de fois, zigzaguant à travers le public, oscillant sur le fil de l'innocence et de la folie. Personnage inclassable, Edith Beale vit pour et par le spectacle, mais fluctue au gré de ses « nerfs » et des différents personnages qu'elle incarne. Autour d'elle, une galerie de figures comiques, dont Jackie Kennedy, jouée par un Luca Fiorello acrobatique et enfantin qui nous offre l'une des meilleures scènes du spectacle. L'on retiendra aussi son frère Bouvier, figure amorphe de la haute aristocratie américaine, formidable Thomas Jubert ou Thomas Nicole, en prêtre sorti de nul-part, participant à cette valse folle. Car nous avançons au plus loin dans « l'art de la chute », un tableau de losers qui ne cesse d'engendrer de la folie au plateau. Pierre Maillet et ses acteurs, dans leur cabaret de métamorphoses, touchent juste sur ce qu'est l'Amérique d'aujourd'hui : le lieu du grotesque, tel qu'on y assiste chaque jour, via Donald Trump et ses sbires.

A la fin de la pièce, une question demeure : les deux Edith, mère et fille, sont-elles hippies, folles, désespérées ? La pièce refuse de choisir. Sara Stridsberg nous raconte un soir d'hiver, autour d'un verre de vin blanc, la manière dont ces deux femmes se sont invitées dans son esprit.



© Jean-Louis Fernandez

Comment expliquez-vous le sens de ce titre, *L'art de la chute* ?

L'histoire se centre sur cette idée de chute. La fille et la mère chutent, et leur vie est une chute. Et pourtant, elles cherchent un art de vivre, en dansant, en chantant, en se réfugiant dans leurs rêves, leurs espoirs, leurs illusions.

Il y a cette idée de trouver un art, une grâce, au sein même de la chute. C'est une affaire de dignité. Ces femmes, dans leurs manières de se réinventer, de changer de costumes en permanence, recherchent cette dignité. Ces femmes, même si elles demeurent membres d'une certaine haute société et qu'elles possèdent une maison, n'ont plus grand-chose, et pourtant elles cherchent à être plus que ce qu'elles sont. Elles quittent la vie ordinaire pour basculer de l'autre côté, et il y a une grandeur, aussi, dans cette bascule. Une tragédie et une grandeur. C'est une affaire poétique aussi : qui se change cinquante-six fois par jour ? Ces deux femmes sont comme des enfants qui se nourrissent de leur propre imaginaire. Quand on est enfant, on n'a pas besoin d'être riche, on n'a pas besoin d'avoir un métier, ni d'être marié, on demeure dans cette pièce éternelle qu'est notre vie.

C'est bien cela qui fait dire à Jackie Kennedy, lorsqu'elle rend visite à sa cousine, « tu n'aimerais pas ma vie », non ?

Oui, absolument. Jackie a tout, la richesse, les hommes, le pouvoir, le luxe. Mais elle est enfermée dans une unique représentation d'elle-même. Edith Bouvier, elle, n'a plus rien, elle a été autrefois mannequin, promise elle aussi à un Kennedy, vivait au régime, mais a aujourd'hui acquis une liberté qui lui permet d'abandonner toute forme de loi. Quand je me suis replongée dans cette pièce, j'ai reconnu toutes mes obsessions. J'ai eu peur de chuter toute ma vie. De devenir folle. Et il y a ce désir qui persiste en moi, en chacun de nous, d'abandonner tout, de redevenir cette créature sauvage, que pour ma part je peux être dans l'écriture.

Diriez - vous qu'il y a une connexion entre Edith Beale, et vos personnages féminins célèbres et liées à l'Amérique, comme Valeria Solanas dans *La Faculté des rêves* qui vous a fait mondialement connaître ?

Oui, je le pense. Même si j'ai écrit ce roman il y a vingt ans, je vois ce qui lie ces personnages : des femmes qui partent de chez elles, très jeunes, pour tenter de construire leur vie. Mais Edith Beale part à New York, puis revient. En vérité, cette pièce est née de *La Faculté des rêves* : puisqu'il y a une quinzaine d'années, une artiste contemporaine, après avoir lu mon roman dans lequel je réfléchissais déjà beaucoup à la relation mère/ fille, est venue chez moi me faire voir un film, *Grey Gardens*, le documentaire culte sur Edith Beale et sa mère, dont je ne savais rien. Ce qui m'intéressait déjà, c'était cet entrelacement de la mère et de la fille, dans une relation entre amour et haine. Je racontais dans le roman un personnage qui quitte la maison, pour tourner le dos à sa mère. Mais ici, avec Edith Beale, je me pose la question inverse, qu'est-ce que ça signifie de rester dans ce type de relation ? C'est une question que je me suis posée à moi-même, puisque j'étais moi aussi confrontée à ce type de relation ; j'ai passé une partie de mon enfance et de ma jeunesse à vouloir sauver mon père, et à un moment, je ne pouvais pas quitter la maison pour cette raison. Je ne suis cependant jamais restée, j'ai fondé ma propre famille, j'ai des enfants, mais j'ai toujours vécu avec cet instinct en moi qui m'appelait à retourner chez lui, et à tenter de le sauver. Donc, oui, j'aurais pu être Edith Beale.

Retrouvez la suite de cet entretien dans le N°198 de Transfuge

***Edith Beale au Reno Sweeney*, d'après Sara Stridsberg, adaptée et mise en scène par Pierre Maillet, Théâtre du Rond-Point, du 19 au 31 mai.**

***L'Art de la chute*, Sara Stridsberg, traduction Marianne Ségol, éditions de l'Arche, 15€**